

AHMED SAADAWI

FRANKENSTEIN À BAGDAD

PIRANHA





FRANKENSTEIN À BAGDAD

Ahmed Saadawi

FRANKENSTEIN À BAGDAD

—

traduit de l'arabe (Irak) par France Meyer

PIRANHA

www.piranha.fr

Édition originale :
فرانكشتاين في بغداد
[*Fraankishtaayn fii Baghdaad*]

© Al-Kamel Verlag, 2013

© Piranha 2016,
pour la traduction française

Pourtant, je te demande de ne pas m'épargner. Écoute-moi, puis si tu le peux, et si tu le veux, détruis ce que tu as créé de tes mains.

MARY W. SHELLEY,
Frankenstein (chapitre X)

Le roi ordonna de soumettre le saint à la torture et de lacérer sa chair, et son corps fut déchiqueté en morceaux jusqu'à ce qu'il rendît l'âme ; ils le jetèrent alors hors de la cité, mais le Seigneur Jésus le recueillit et le ressuscita, et il revint dans la ville.

Histoire de saint Georges
le Grand-Martyr

Ô vous qui écoutez aujourd'hui mon histoire, si vous n'avez pas le courage de m'assister dans mon auguste mission, tâchez néanmoins de ne pas vous mettre sur mon chemin.

LE TRUCMUCHE

RAPPORT FINAL

Strictement confidentiel

1/ En ce qui concerne les activités de la brigade de Surveillance et d'Intervention, brigade en partie rattachée à l'administration civile des forces de la Coalition internationale en Irak, la commission spéciale d'enquête que nous présidons, composée de représentants des services de sécurité et des services de renseignements irakiens, ainsi que d'observateurs des services de renseignements militaires américains, a établi ce qui suit :

a) Le 25 septembre 2005, sous la pression politique directe du côté irakien, les activités de la brigade de Surveillance et d'Intervention ont été suspendues, en partie à des fins d'enquête, et la commission a convoqué son directeur, le brigadier Majid Mohammed Sourour, et ses assistants, pour les interroger sur la nature des activités auxquelles ils se sont livrés, depuis la création de l'Autorité provisoire de la Coalition en avril 2003, jusqu'au moment de l'enquête. Il est apparu que la brigade se livrait à des activités hors de son champ de compétences, qui devrait se limiter aux affaires administratives, à l'archivage des informations, et au classement et à la protection des dossiers et des documents. Il est également apparu qu'elle employait, placé directement sous l'autorité du brigadier Majid Mohammed Sourour, un groupe de voyants et d'astrologues jouissant de salaires élevés, versés non pas par les Américains mais par le trésor irakien. La tâche de ces individus, selon la déclaration que

nous a faite le brigadier Sourour, se bornait à anticiper les incidents de sécurité graves qui se produisaient alors dans la ville de Bagdad et ses environs. L'influence de ces prédictions sur lesdits incidents, et leur réelle utilité, n'a pas été clairement démontrée devant la commission.

b) La commission a découvert qu'un certain nombre de dossiers archivés avaient fait l'objet de fuites émanant de la brigade. En conséquence, tous les employés de ladite brigade ont été arrêtés et interrogés à ce sujet pour les besoins de l'enquête.

c) Après examen des ordinateurs qu'utilisaient les membres de cet organisme, il est apparu que des documents ont été photocopiés et envoyés par courrier électronique à un individu désigné dans plusieurs messages sous le nom de l'Écrivain. Suite à nos investigations, cet individu a été identifié, puis arrêté sur son lieu de résidence, l'hôtel Al-Fanar, rue Abou Nawas. Au cours de sa mise en examen, nous n'avons découvert aucun document ni objet en sa possession révélateur d'un lien quelconque avec la brigade de Surveillance et d'Intervention.

d) Nous avons néanmoins trouvé sur la personne de l'Écrivain le manuscrit d'un récit basé sur des informations contenues dans certains documents de la brigade de Surveillance et d'Intervention. Le texte est de deux cents pages environ et comprend dix-sept chapitres. Suite à l'examen de ce manuscrit par des experts affiliés à notre commission, il a été établi qu'il n'enfreignait aucun article de loi. Cependant, par mesure de précaution, la commission d'experts a recommandé que le manuscrit soit confisqué et que l'auteur s'engage par écrit à ne divulguer les informations qu'il contient sous aucune forme que ce soit et à ne pas réécrire ledit récit.

2/ Recommandations :

a) La commission recommande que le brigadier Majid Mohammed Sourour et ses assistants soient transférés hors de la brigade de Surveillance et d'Intervention, que cet organisme reprenne

ses fonctions originales, limitées à l'archivage et à la documentation, que voyants et astrologues soient licenciés, que les erreurs commises par cet organisme au cours des années passées ne soient pas divulguées et que les documents le concernant soit archivés.

b) La commission a découvert que les données personnelles fournies par l'Écrivain concernant son identité n'étaient pas exactes. Il a donc été décidé de procéder à une seconde arrestation et de le réinterroger, afin d'établir sa véritable identité et d'accéder à toute autre information ayant trait à la brigade de Surveillance et d'Intervention, et aux personnes qui collaboraient avec lui au sein de l'organisme, afin d'évaluer dans quelle mesure cette affaire menace la sécurité du pays.

Signé :

Le président de la commission.

Chapitre premier

—

LA FOLLE



L'explosion se produisit deux minutes après le départ du bus Kia qu'avait emprunté la vieille Elishua Oum Daniel¹. Tous les passagers se retournèrent d'un bloc et, l'œil effaré, découvrirent au-delà de la foule l'impressionnant panache de fumée, d'un noir profond, qui s'élevait du parking situé à proximité de la place de l'Aviation, au centre de Bagdad. Ils virent des jeunes s'élancer vers le lieu de l'explosion et plusieurs voitures heurter le trottoir de l'îlot central ou s'emboutir, leurs conducteurs soudain pris de panique et désorientés, et ils entendirent un tumulte de voix humaines, un hurlement indistinct, et une cacophonie de klaxons.

Les voisins d'Elishua, dans la ruelle numéro 7, diraient que l'explosion s'était produite parce que la vieille avait quitté le quartier de Batawin pour aller prier à l'église Saint-Odicho, près de l'université de technologie, comme tous les dimanches matin. Beaucoup en effet étaient persuadés que la présence de la vieille parmi eux, et la baraka dont elle jouissait, les protégeait du malheur. Il était donc logique qu'arrivât ce qui était arrivé ce matin-là.

1. Ce personnage apparaîtra indifféremment dans le texte sous le nom d'Elishua ou celui d'Oum Daniel – la mère de Daniel –, comme l'usage le veut dans le monde arabe. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Elishua était assise dans le bus Kia, plongée dans ses pensées, comme si elle était sourde ou absente, et n'avait pas entendu la terrible explosion qui s'était produite à quelque deux cents mètres derrière elle. Son corps frêle se recroquevillait sur son siège, près de la fenêtre. Elle regardait sans voir, pensait au goût amer qu'elle avait dans la bouche et à la masse sombre qui comprimait sa poitrine depuis quelques jours.

Le goût amer disparaîtrait peut-être pendant la messe, après la communion. Elle entendrait la voix de ses filles et de leurs enfants au téléphone ; la noirceur de son âme se dissiperait tant soit peu, et une lumière s'allumerait dans ses yeux brumeux. D'habitude, le père Josias attendait que son portable sonnât pour aller la prévenir que Matilda était au bout de fil, et s'il s'écoulait plus d'une heure après le rendez-vous convenu, elle demandait au prêtre d'appeler sa fille. Ceci se reproduisait chaque dimanche, du moins depuis deux ans. Auparavant, ses filles l'appelaient sur le fixe de l'église, sans régularité. Mais depuis que les Américains avaient bombardé la centrale d'Al-Alawiya, qu'ils étaient entrés dans Bagdad, et que les communications téléphoniques avaient été coupées pendant des mois, depuis que la ville était un théâtre de mort, il leur était devenu impératif de s'assurer chaque semaine que la vieille était saine et sauve. Au début, après une période difficile, elles avaient utilisé le téléphone satellite qu'une organisation humanitaire japonaise avait fourni au père Josias, le jeune prêtre assyrien de l'église Saint-Odicho. Puis, avec l'installation du réseau de téléphonie mobile, le père Josias s'était procuré un portable grâce auquel les communications avaient repris. Après la messe, les paroissiens de l'église faisaient la queue pour entendre la voix de leurs enfants éparpillés de par le monde. Et souvent les habitants des ruelles du quartier de Garage El-Amana, au centre duquel se trouvait l'église,

venaient y appeler gratuitement leur famille à l'étranger, qu'ils soient chrétiens d'autres églises ou musulmans.

Puis, avec l'extension du réseau mobile, la pression sur le père Josias s'était relâchée ; beaucoup s'étaient procuré un téléphone portable, sauf la vieille Elishua, à qui suffisait l'appel rituel du dimanche.

La vieille Elishua Oum Daniel prendrait le petit Nokia dans sa main sèche et veinée, le porterait à son oreille, et, dès qu'elle entendrait les voix familières de ses filles, les ténèbres se dissiperaient et son âme s'apaiserait. Dès midi passé, elle retournerait place de l'Aviation pour constater que tout y était parfaitement calme, tel qu'elle l'avait laissé le matin. Les trottoirs seraient propres, et les voitures brûlées auraient été enlevées. Les morts à la morgue ; les blessés à l'hôpital Al-Kindi. Ici et là, quelques éclats de verre brisé. Un poteau noirci par la fumée, un petit cratère, ou un grand, dans l'asphalte de la chaussée, et d'autres choses qu'elle ne pourrait discerner ni même remarquer, à cause de son regard brumeux.

Mais la messe s'achevait. Elle s'attarda une heure encore. Elle s'assit dans la salle des fêtes attenante à l'église, et lorsque les femmes eurent disposé sur les tables les plats de nourriture qu'elles avaient coutume d'apporter, elle s'approcha et mangea avec les autres pour s'occuper l'esprit. Le père Josias tenta une dernière fois d'appeler Matilda, mais en vain ; son portable était hors réseau, elle l'avait probablement perdu, on le lui avait volé dans la rue ou sur un des marchés de Melbourne, en Australie, où elle vivait ; ou elle avait fait une erreur, n'avait pas noté le numéro du père Josias dans son carnet – toute excuse était bonne. Le prêtre ne comprenait pas très bien ce qu'Oum Daniel racontait, mais il continua de lui parler en essayant de la reconforter. Lorsque les fidèles commencèrent à quitter l'église, le vieux sacristain Nadir Shamouni proposa

de la ramener chez elle dans son antique Volga, mais elle ne répondit pas. Une deuxième semaine s'achevait sans qu'on l'eût appelée. Elle ne ressentait pas un désir pressant d'entendre les voix familières. Non, mais c'était une habitude, et, plus important encore, elle pouvait avec ses filles parler de Daniel. Lorsqu'elle évoquait ce fils disparu vingt ans plus tôt, personne ne lui prêtait attention, sauf ses deux filles, saint Georges le Grand-Martyr – qu'elle invoquait beaucoup et qu'elle considérait comme son saint attiré –, ainsi peut-être que son vieux chat Nabou, qui perdait ses poils et ne faisait que dormir. Même les paroissiennes de l'église lui battaient froid lorsqu'elle évoquait devant elles ce fils que la guerre lui avait pris. La vieille n'avait jamais rien de nouveau à dire, elle ressassait toujours la même rengaine, et pareil pour ses vieilles voisines. Certaines ne savaient même plus à quoi ressemblait Daniel ; elles savaient seulement qu'elles l'avaient connu ; car il n'était en vérité qu'un mort parmi tous ceux qui se rappelaient à leur souvenir et encombraient leur mémoire saturée de cadavres depuis des lustres. Plus les années passaient, plus la vieille Elishua perdait ses alliées, car elle s'obstinait bizarrement à croire que son fils, dont le cercueil vide reposait au cimetière de l'Église d'Orient, était toujours vivant.

Elle ne parlait plus à personne de ce conte de fées, elle se contentait d'attendre la voix de Matilda ou de Hilda au téléphone, parce qu'elles toléraient ses élucubrations, aussi bizarres soient-elles. Les deux femmes savaient que leur mère évoquait son fils disparu pour continuer à vivre, rien de plus. Il était inutile de le lui expliquer, et il n'y avait rien de mal à abonder dans son sens.

Le vieux sacristain Nadir Shamouni reconduisit la vieille dans sa Volga jusqu'à l'entrée de la ruelle numéro 7, à Batawin. Deux pas, et elle serait devant sa porte. L'endroit était calme, la danse macabre avait pris fin depuis de longues

heures. Mais les traces en étaient encore visibles. C'était peut-être la plus forte explosion qui se fût produite dans ce quartier jusque-là. Le vieil homme avait le cœur serré et ne soufflait mot. Il gara sa voiture près d'un lampadaire, aperçut une tache de sang et une touffe de cheveux sur le poteau – des lambeaux humains à quelques centimètres de son nez et de son épaisse moustache blanche –, et il eut soudain presque peur.

Oum Daniel descendit et le salua de la main en silence. Elle s'engagea dans la ruelle, où tout semblait calme. Elle entendait résonner l'écho de ses pas lents sur les graviers et les détritiques qui jonchaient la chaussée. Elle préparait une réponse dans sa tête, pour le moment où, lorsqu'elle ouvrirait la porte, son chat Nabou lèverait les yeux vers elle, l'air de dire : « Alors... des nouvelles ? »

Plus important encore, elle se préparait à fustiger saint Georges, son protecteur, car il lui avait promis la nuit passée que se réaliserait un de ces trois souhaits : recevoir une bonne nouvelle, trouver la paix, ou voir son calvaire prendre fin.



Contrairement à bien des gens, Oum Salim al-Bayda, la voisine d'Elishua, croyait fermement que la vieille était bénie par la grâce divine et que la main du Miséricordieux reposait sur son épaule où qu'elle fût ou allât. Elle pouvait citer plusieurs anecdotes pour étayer ses convictions. Et bien qu'il lui arrivât de critiquer et de désapprouver la vieille pour une broutille, elle se remettait vite à l'encenser et l'honorer. Elle l'installait sur un tapis de chiffons tressés, la calait à droite et à gauche entre deux coussins rembourrés de fibre de coton et lui versait elle-même son

thé lorsqu'elles se retrouvaient, avec d'autres femmes de la ruelle, à l'ombre de son vieux patio.

Peut-être exagérait-elle un peu lorsqu'elle proclamait avec assurance devant l'aïeule que ce quartier aurait été démoli et rayé par Dieu de la surface du monde depuis bien longtemps sans la bénédiction dont jouissaient certains de ses habitants, dont Oum Daniel.

Mais cette profonde certitude ressemblait à la fumée qu'expirait Oum Salim al-Bayda en suçotant son narghilé, lorsqu'elle et ses comparses passaient l'après-midi à papoter ; la fumée s'épaississait, s'enroulait sur elle-même, dessinait un panache blanc qui ondulait, avant de s'élever rapidement et de se dissiper dans l'air de la cour. Elle naissait et mourait là, dans le patio de la vieille maison d'Oum Salim, et ne passait pas le seuil de sa porte.

Au-dehors, beaucoup ne voyaient en Elishua qu'une vieille femme qui divaguait et perdait la mémoire, la preuve en étant qu'elle ne retenait plus les noms des hommes du quartier, alors qu'elle en connaissait certains depuis un demi-siècle, et qu'elle les dévisageait parfois avec stupéfaction, comme s'ils venaient de surgir là, brusquement.

Oum Salim al-Bayda et les quelques femmes au cœur tendre qui continuaient de se réunir le soir pour bavarder seraient chagrines et frustrées lorsque Oum Daniel présenterait des signes évidents de folie, et qu'elle se mettrait à raconter les choses étranges et merveilleuses qui lui arrivaient, des choses ahurissantes.

Les autres en feraient des gorges chaudes, mais Oum Salim et ses amies en seraient consternées : elles sauraient qu'une des leurs avait posé le pied sur l'autre rive et que ceci étant, toute l'équipe avait avancé d'un pas vers un ailleurs effrayant et solitaire.

Plus que tout autre, deux individus étaient convaincus qu'Elishua n'avait ni la baraka ni rien, la vieille n'étant pour eux qu'une folle, un cas désespéré. Le premier était Faraj al-Dallal, le patron de l'agence immobilière Al-Rassoul, située sur la rue commerçante, au centre de Batawin, et le second était Hadi al-Attag¹, son voisin, qui habitait la ruine d'à côté.

Au cours des années précédentes, Faraj al-Dallal avait tenté plus d'une fois de persuader Elishua de lui vendre sa vieille maison, mais en vain. Elle se contentait de refuser, sans explications. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une vieille femme comme elle à vouloir vivre seule avec un chat dans une demeure de sept pièces ? Pourquoi ne pas la troquer pour une plus petite, mieux aérée et plus lumineuse, en économisant en prime une somme d'argent qui lui permettrait de vivre confortablement pour le restant de ses jours ?

Faraj al-Dallal s'interrogeait, et ne trouvait aucune réponse satisfaisante. Quant à Hadi le chiffonnier, le voisin de la vieille, homme d'une cinquantaine d'années d'allure repoussante et antipathique, qui empestait le vin, il lui avait aussi demandé de lui vendre les antiquités qui encombraient sa maison : deux grandes horloges, des tables en teck de tailles diverses, des tapis et des coussins, de petites statues de la taille d'une main de la Vierge à l'enfant, en plâtre ou en ivoire – il y en avait plus d'une vingtaine éparpillées aux quatre coins de la maison –, et une multitude d'autres objets que Hadi al-Attag n'avait pas eu le temps de tous examiner ni de compter.

1. *Dallal* : agent immobilier ; *Attag* : chiffonnier. Ces personnages portent le nom du métier qu'ils exercent, comme il est d'usage dans le monde arabe : Faraj l'agent immobilier, Hadi le chiffonnier.

« Qu'as-tu besoin de toutes ces vieilleries dont certaines remontent aux années quarante ? Pourquoi ne pas les vendre et t'épargner ainsi les corvées de poussière et de ménage ? » Le chiffonnier se rappelait lui avoir dit à peu près cela, en promenant ses gros yeux globuleux sur les nombreuses pièces de sa maison ; mais elle l'avait accompagné sans revenir d'un mot sur son refus, l'avait poussé dans la ruelle et avait verrouillé la porte derrière elle. C'était la seule fois qu'elle l'avait fait entrer, et il gardait gravé dans sa mémoire l'image d'un drôle de musée ou d'un entrepôt plein d'antiquités extraordinaires.

Les deux hommes n'avaient pas pour autant abandonné leurs tentatives. Mais comme Hadi al-Attag n'était en général pas présentable, ses projets n'attiraient guère la sympathie des voisins et de ses connaissances. Faraj al-Dallal, lui, avait plus d'une fois demandé aux compagnes d'Oum Daniel d'intercéder en sa faveur. Certains suspectaient Veronica Mounib, Oum Andrew, la voisine arménienne qui assistait parfois aux soirées d'Oum Salim al-Bayda, d'avoir été soudoyée par Faraj pour proposer à Elishua d'aller vivre avec elle et son vieillard de mari. Et Faraj avait aussi parlé à Oum Salim et aux autres. Il n'avait jamais perdu espoir. Pendant ce temps-là Hadi al-Attag avait continué à harceler directement la vieille, réitérant la même demande jour après jour, jusqu'à ce qu'il finît par baisser les bras, se contentant de lui décocher des coups d'œil hostiles et narquois, comme s'il voulait l'incendier du regard, lorsqu'elle le croisait dans la ruelle.

La vieille Elishua ne s'en tint pas à refuser les offres des deux hommes, elle s'appliqua à les haïr. Elle les voua aux enfers pour l'éternité. Elle voyait en eux deux individus voraces à l'âme noire, comme une tache d'encre qu'on peine à faire partir sur un tapis bon marché.

Au rang de ceux qu'elle haïssait et maudissait, on comptait aussi Abou Zaydoun le barbier, le gars du parti qui avait

saisi son fils au collet pour l'expédier Dieu sait où, et à cause de qui elle l'avait perdu. Mais Abou Zaydoun ne se montrait plus depuis belle lurette, elle ne le voyait plus, ne le croisait plus, et on n'évoquait plus son nom devant elle depuis qu'il avait quitté le parti pour se consacrer à ses nombreuses maladies, oublieux de l'intégralité des affaires et des événements du quartier.



Faraj al-Dallal était chez lui lorsque se produisit l'effroyable explosion, place de l'Aviation. Trois heures plus tard, c'est-à-dire vers dix heures du matin, lorsqu'il ouvrit la porte de l'agence Al-Rassoul, qu'il tenait dans la rue commerçante du centre de Batawin, il aperçut des fissures dans l'épaisse et large vitre de la devanture de son bureau et il se mit à jurer, bien qu'il eût remarqué en chemin les fenêtres et les vitrines des magasins que l'explosion avait réduites en miettes. Il vit aussi Abou Anmar, le propriétaire de l'hôtel Ourouba, qui se trouvait de l'autre côté de la rue, debout sur le trottoir dans sa *dishdasha*¹, abasourdi, parmi les éclats de verre qui avaient ruisselé des fenêtres des étages supérieurs de son vieil hôtel décrépi.

Faraj ne prêta guère attention au choc qui se lisait sur le visage d'Abou Anmar, car il n'avait pour lui aucune amitié, et ils n'entretenaient pas de relation particulière. En réalité ils se défiaient de part et d'autre de la rue, avec une sorte de rivalité non déclarée. Abou Anmar avait toujours gagné sa vie, comme bon nombre d'hôteliers de Batawin,

1. *Dishdasha* : vêtement traditionnel à manches longues, et qui arrive aux chevilles, porté par les hommes de la péninsule Arabique et de certains pays du Moyen-Orient.

grâce aux provinciaux, ouvriers, étudiants, patients qui venaient en consultation à l'hôpital ou en clinique, ou aux commerçants. Au cours des dix dernières années, après le départ de nombreux Égyptiens et Soudanais, ces modestes hôtels avaient misé sur une clientèle, essentielle pour eux, qui s'installait presque à demeure, employés des restaurants de Bab Sharqi et de la rue Saadoun, ouvriers d'usines de chaussures ou d'autres petits ateliers, camelots du marché aux puces, chauffeurs improvisés qui travaillaient sur les grandes lignes d'autobus, ainsi que quelques étudiants qui préféraient éviter les dortoirs des universités. Mais la majorité d'entre eux avait disparu après avril 2003, et bien des hôtels s'étaient retrouvés presque vides. Or au milieu de ce climat morose, Faraj al-Dallal s'était empressé d'envahir la place, et de rafler ce qu'il restait de clients potentiels à Abou Anmar et à ses semblables, patrons d'établissements de modeste ou moyenne envergure.

Faraj avait profité du chaos ambiant et du vide institutionnel pour mettre la main sur plusieurs maisons du quartier dont le propriétaire était inconnu et pour transformer celles qui s'y prêtaient en petits motels bon marché; il en louait les chambres aux travailleurs de province et aux familles qui fuyaient les quartiers voisins pour des raisons confessionnelles ou à cause de vieilles haines rallumées par la chute du gouvernement.

Abou Anmar n'avait rien pu faire, sinon gémir et se plaindre, car il était du Sud, il avait émigré dans les années soixante-dix, sans famille ni relations pour l'aider à s'installer dans la capitale, et il s'en était remis jusque-là au pouvoir en place. Au contraire, Faraj al-Dallal avait de nombreux parents et connaissances, qui, en l'absence de gouvernement permanent et avec la généralisation du chaos, constituaient une véritable force qui lui conférait son ascendant sur les autres et lui valait le respect de son entourage. Grâce

à elle, sa mainmise sur les demeures inoccupées ou abandonnées du quartier fut considérée comme un acte légal, bien que chacun sût qu'il ne possédait aucun document certifiant qu'il en était propriétaire ou qu'il les louait à l'État.

Faraj aurait pu exercer son pouvoir grandissant contre la vieille Elishua. Il n'avait vu que deux fois l'intérieur de sa maison et en était tombé aussitôt amoureux. Sans doute bâtie par un juif irakien, ou selon le modèle d'architecture qu'affectionnaient les juifs du pays, elle avait un patio entouré de chambres sur deux niveaux, et une cave sous la pièce de droite qui donnait sur la rue. Des colonnes en bois cannelé soutenaient la galerie qui desservait le premier étage, et formaient, avec la balustrade en fer forgé soutenue par des montants de bois sculpté, un ensemble de toute beauté. Sans compter les portes en bois à double vantail, les serrures et verrous en ferronnerie, les fenêtres en bois à barreaux et vitres multicolores, et le magnifique dallage en brique. Les pièces, elles, étaient pavées de petits carreaux noirs et blancs, comme de grands échiquiers. À l'origine, le pan de ciel rectangulaire que l'ouverture du patio dessinait était tendu d'une toile blanche qu'on enlevait l'hiver, mais cette toile avait disparu. La demeure tout entière n'était plus ce qu'elle avait dû être, mais elle restait solide, et l'humidité ne semblait pas l'avoir entièrement dévorée, comme les autres constructions de la ruelle. La cave avait été supprimée et comblée au cours des années précédentes, mais cela n'avait guère d'importance. Ce qui était plus ennuyeux pour les projets de Faraj al-Dallal, c'était qu'une des pièces du premier étage s'était complètement écroulée et qu'une bonne partie des briques était tombée de l'autre côté du mur de la ruine qui lui était accolée, là où vivait Hadi al-Attag.

La salle de bain du haut était également détruite ; les nombreux travaux de reconstruction et de rénovation lui coûteraient cher, mais le jeu en valait la chandelle.

Faraj al-Dallal songeait parfois qu'expulser une vieille femme, chrétienne, sans statut ni appuis, serait l'affaire d'une demi-heure et ne demanderait guère d'effort. Mais une voix intérieure et contraire lui soufflait qu'il avançait déjà en terrain miné, avec infraction à la loi et abus de pouvoir envers bon nombre de personnes, et qu'il valait mieux ne pas exagérer, et prendre en compte les sentiments des gens pour l'aïeule, la maltraiter pouvant faire jaillir l'étincelle de la colère refoulée qu'on lui vouait. Il valait mieux attendre qu'elle mourût, car nul autre que lui n'oserait alors s'approprier sa demeure. Chacun savait en effet qu'il s'y intéressait depuis des lustres, et on s'était fait à l'idée qu'il en serait le prochain propriétaire, même si la vieille vivait encore longtemps.

Voyant Abou Anmar se tordre les mains de désespoir, Faraj cria à pleins poumons en étirant chaque syllabe :

– Remets-t'en à Dieu !

Abou Amran se retourna et leva les bras au ciel en un geste de prière, comme s'il croyait à l'empathie de Faraj ; à moins qu'il ne priât vraiment et ne rétorquât en silence « Va au diable ! » à ce rapace d'agent immobilier que le destin avait mis là, sous son nez, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.



Elle chassa Nabou du divan du salon et balaya de la main les poils qui y restaient collés, bien qu'elle n'en vît pas vraiment ; mais elle était certaine, parce qu'elle le caressait de temps à autre, que son chat perdait ses vieux poils partout. Elle s'en fichait, sauf s'il s'agissait de sa place préférée, sur le canapé du salon, face au grand portrait de saint Georges le Grand-Martyr, que flanquaient de part

et d'autre deux cadres plus petits en bois sculpté, avec les photos en noir et blanc de son fils et de son mari Tedaros. Il y avait aussi un petit tableau de la Cène, un de la Descente de croix et trois copies d'icônes du Moyen Âge, grandes comme la main, dessinées à l'encre d'un trait épais, et aux teintes fanées, représentant des saints de diverses églises dont elle ignorait les noms, parce que c'était son mari qui les avait mises là bien des années auparavant, avec d'autres réparties entre le salon, sa chambre à coucher, la chambre de Daniel – toujours close – et les autres pièces inhabitées de la maison.

Elle s'asseyait là presque tous les soirs, pour poursuivre son vain dialogue avec le portrait du saint martyr, qui, malgré son visage d'ange, n'avait rien de contemplatif. L'ange en question pointait vers le ciel une longue lance acérée et portait une épaisse cuirasse en argent ; les plaques étincelantes recouvraient tout son corps et le heaume surmonté d'un panache de plumes laissait échapper une cascade de cheveux dorés. Ce personnage à l'allure belliqueuse chevauchait un destrier blanc aux muscles puissants qui, campé sur ses postérieurs, tentait de repousser de ses antérieurs repliés les griffes du monstre féroce et hideux qui jaillissait d'un des coins du cadre et s'apprêtait à engloutir le cheval, le saint et tous les accessoires guerriers.

Elishua ignorait le clinquant des détails ; elle posait sur son nez les lunettes aux verres épais qui pendaient à son cou et contemplait le visage calme, angélique et impassible ; il ne jubilait pas ni n'enrageait, il ne rêvassait pas ni ne désespérait ; il accomplissait son devoir avec une pieuse loyauté.

Mais ce n'était pas de contempler le saint qui reconfortait la vieille. En réalité, elle le traitait comme un proche, un membre de sa famille déchirée et éparpillée, le seul être qui fût resté auprès d'elle, à part Nabou et le fantôme de son fils Daniel, ce fils qui reviendrait un jour, forcément. Les autres

voyaient en elle une femme esseulée, alors qu'elle vivait entourée de trois créatures, trois spectres dotés d'assez de force et de présence pour qu'elle ne se sentît pas seule.

Elle était furieuse, parce que son protecteur n'avait encore tenu aucune de ses trois promesses, promesses qu'elle lui avait arrachées après d'innombrables nuits de supplications, de prières et de pleurs. Or elle sentait la mort se rapprocher, il ne lui restait plus longtemps à vivre, elle voulait un signe du Très Haut quant au destin de son fils, qu'il revînt s'il était vivant, et s'il était mort, qu'elle sût soit où se trouvait sa tombe soit à quel endroit gisaient ses restes. Elle voulait demander des comptes à son protecteur, mais elle attendait la nuit, parce que de jour le portrait de saint Georges n'était qu'un portrait. Il semblait parfaitement figé et silencieux. Alors que de nuit une sorte de fenêtre s'ouvrait entre son monde à elle et l'au-delà. Le Seigneur descendait sur terre pour se matérialiser en la personne de saint Georges, et s'adresser par son intermédiaire à cette misérable brebis que la vie avait peu à peu écartée du troupeau, au point qu'elle était à deux doigts de sombrer et de perdre la foi.

La nuit, à la lueur de la lampe à pétrole, elle observait les bosselures du vieux portrait derrière le verre terni, mais elle voyait aussi les yeux du saint et son beau visage aux traits fins. Elle entendait Nabou pousser un miaulement rageur en quittant la pièce, puis elle voyait les yeux de son protecteur se tourner vers elle. Il ne changeait pas de position, il tenait toujours la lance à bout de bras.

Mais voilà soudain qu'il la regardait.

– Tu es pressée, Elishua, je t'ai dit que le Seigneur apaiserait ton âme ou mettrait fin à tes tourments... ou qu'une bonne nouvelle viendrait te réjouir... mais nul ne peut imposer au Seigneur le choix du moment opportun.

Elle poursuivit sa conversation avec le saint pendant une demi-heure, jusqu'à ce que ses traits harmonieux se figent de nouveau et que la fixité de son regard absent trahît l'extrême fatigue que lui causait ce dialogue stérile. Elle récita ses prières habituelles devant le grand crucifix en bois de sa chambre à coucher, et s'assura que Nabou était endormi dans un coin de la pièce sur le petit tapis en fausse fourrure de tigre d'Asie, avant de s'étendre sur son lit pour dormir.

Le lendemain, après avoir déjeuné, fait la vaisselle et entendu l'effrayant vrombissement des hélicoptères Apache américains qui survolaient bruyamment la ruelle, elle vit – ou plus exactement, crut voir – son fils Daniel. Elle vit Dany – comme elle l'avait appelé pendant toute son enfance et son adolescence. La prophétie de son saint protecteur se réalisait enfin. Elle l'interpella, et il vint à elle : « Viens mon enfant... mon Dany... viens mon Dany. »

Chapitre II

—

LE MENTEUR



Pour rendre son récit plus attrayant, Hadi al-Attag s'appliquait à donner des détails bien réels. Il se souvenait de tous et les répétait chaque fois qu'il relatait les péripéties de l'aventure qui lui était arrivée. Le voilà au café d'Aziz al-Masri, sur le banc situé dans le recoin attenant à la vitre de la devanture, assis là à caresser sa moustache et sa barbe hirsutes, puis remuant bruyamment sa cuiller dans son verre à thé, sirotant une ou deux gorgées du breuvage, avant de reprendre sa ritournelle, cette fois devant une poignée de nouveaux spectateurs, rameutés par Aziz al-Masri pour écouter les fables et les boniments de Hadi le chiffonnier.

Il y avait là une journaliste allemande blonde et anémique, avec des lèvres minces et un nez fin chaussé d'épaisses lunettes de vue, assise sur un banc face à lui, en compagnie de son interprète irakien, d'un photographe palestinien muni d'une caméra portative et d'un jeune journaliste au teint sombre, Mahmoud al-Sawadi, originaire d'Al-Amara, ville du sud de l'Irak, et qui résidait alors à l'hôtel Ourouba, tenu par Abou Anmar.

La journaliste allemande accompagnait Mahmoud al-Sawadi pour une banale journée de travail, avec l'intention de réaliser un documentaire sur la tâche des journalistes

irakiens dans Bagdad. Elle le filmait dans ses tournées tandis qu'il glanait dans la rue matière à écrire, et elle notait ses commentaires sur les événements et les difficultés qu'il rencontrait. Elle ne s'attendait certes pas à entendre ce jour-là le long récit alambiqué d'un chiffonnier aux yeux globuleux, vêtu de haillons élimés et troués par la cendre des cigarettes, et empestant l'alcool. Pour une étrangère, s'aventurer dans les rues de Bagdad ne manquait déjà pas de risques, aussi renonça-t-elle à sa caméra, se contentant d'écouter en sirotant son verre de thé et en se tournant de temps à autre vers son interprète qui s'évertuait à lui expliquer avec une grande volubilité ce que disait le chiffonnier.

Elle n'entendit pas la fin de l'histoire. La brise était tiède et printanière, elle préférait passer le reste de la journée à respirer un air pur ; elle devait en outre retourner au bureau du service de presse, à l'hôtel Sheraton, pour sauvegarder l'enregistrement qu'elle avait fait ce jour-là avec Mahmoud al-Sawadi.

Mahmoud la raccompagna dehors, et elle lui dit avant de le quitter :

– L'histoire que raconte ce gars, c'est le scénario d'un film. Un film connu, avec Robert de Niro.

– Oui, on dirait qu'il va beaucoup au ciné... Il est célèbre dans tout le quartier.

– Il aurait dû aller à Hollywood, alors ! s'exclama-t-elle en riant, avant de s'engouffrer dans la Proton blanche de l'interprète.



Hadi al-Attag ne s'en formalisa pas. Il y avait toujours des gens qui portaient avant la fin du film. Cela arrivait très souvent.

– Où en étions-nous ? dit-il, en voyant Mahmoud al-Sawadi reprendre place sur le banc face à lui.

Aziz al-Masri s'arrêta, un plateau de verres à thé vides à la main, et sourit de toutes ses dents, attendant que Hadi reprît son récit.

– On en était à l'explosion.

– La première ou la seconde ? demanda Hadi.

– La première, place de l'Aviation, dit Mahmoud.

Il voulait le faire recommencer, car il s'attendait à ce qu'il se contredît, oubliât quelques détails ou en inventât d'autres, et finît par se trahir. Mahmoud l'écoutait raconter son histoire pour la deuxième ou troisième fois dans ce seul but.

L'explosion fut terrible – Hadi regarda Aziz en quêtant son approbation. Il sortit en courant du troquet, juste là, à côté. Il était en train d'y manger des fèves au *ghee*, la spécialité d'Ali al-Sayyid, qui constituait son petit-déjeuner quotidien. Dehors, il se heurta à la masse des gens qui fuyaient la déflagration ; une odeur de fumée agressa ses narines, âcres relents d'explosif, de caoutchouc de sièges de voiture brûlés et de chair calcinée. Une odeur comme tu n'en as jamais senti de ta vie. Et dont tu te souviendras pour le restant de tes jours.

Le ciel était nuageux – il allait tomber des cordes –, toute une foule d'ouvriers était alignée sur le trottoir, en face de l'église arménienne, blanche et imposante, avec ses clochers à flèche polygonale et toit conique, surmontés d'une lourde croix. Ils contemplaient l'église silencieuse, fumaient, bavardaient, grignotaient un biscuit ou buvaient un thé qu'ils avaient acheté aux vendeurs à l'étalage installés sur le large trottoir de la rue, ou mangeaient une ration de navets ou de fèves que proposaient les marchands ambulants. Ils attendaient qu'une voiture s'arrêtât,

en quête de travailleurs journaliers et de manœuvres pour des chantiers de construction ou de démolition. Non loin de là stationnaient les bus Kia et Coaster qui hélaiient les passagers pour Karrada ou l'université de technologie. Sur le trottoir d'en face, la scène était à peu près la même : des voitures, des étals de cigarettes, de sucreries, de sous-vêtements, et d'articles divers. Un 4x4 gris foncé s'arrêta ; la plupart des ouvriers assis sur le trottoir se levèrent, et alors que quelques-uns s'en approchaient, il explosa avec fracas. Cet instant-là, personne ne pourrait jamais le cerner avec exactitude. Il avait duré quelques fractions de seconde. Ceux qui s'en tirèrent, parce qu'ils étaient loin de l'épicentre, protégés par les corps des autres ou la carrosserie d'une voiture stationnée, ou parce qu'ils marchaient dans une des ruelles adjacentes et avaient été surpris par l'explosion avant d'avoir débouché dans la rue, tous ceux-là et les autres, employés des commerces des immeubles voisins de l'église arménienne ou automobilistes au volant de leur voiture, tous avaient entendu la déflagration au moment même où une masse de feu et de fumée engloutissait les véhicules et les êtres humains tout autour, tranchait les fils électriques et tuait sans doute bon nombre de moineaux et de passereaux, dans un jaillissement de verre brisé et de portes arrachées, lézardant les murs des maisons voisines, faisant s'écrouler les vieux toits du quartier de Batawin et causant bien d'autres ravages imprévisibles, simultanément, à la seconde près.

Hadi contemplait la scène ; le silence était retombé, l'énorme panache de fumée qu'avait engendré l'explosion s'élevait, des lambeaux noirs montaient des voitures calcinées, mêlés aux langues de feu et aux débris embrasés éparpillés sur le trottoir. Les voitures de police arrivèrent rapidement et investirent la place. Des blessés gémissaient ; de nombreux corps gisaient, inertes, enlacés ou entassés

pêle-mêle sur le trottoir, dans un camaïeu de rouge et de noir.

Hadi al-Attag affirmait qu'en arrivant sur les lieux, il s'était planté à l'angle du magasin d'outils et de matériaux de construction, et était resté là à contempler la scène avec un calme parfait. En fumant. Il avait allumé une cigarette et s'était mis à fumer, comme pour chasser l'odeur âcre du formidable nuage qu'avait soulevé l'explosion. Ce portrait de lui en être cruel et blasé l'enchantait ; il guettait sur les traits de son auditoire l'effet qu'il produisait.

Les ambulances arrivèrent et emmenèrent les blessés et les morts. Suivirent les camions de pompiers, qui éteignirent les feux des voitures incendiées, puis les dépanneuses Dodge, qui en remorquèrent les carcasses vers une destination inconnue. Les lances à eau s'appliquaient à effacer toute trace de sang et de cendre. Hadi continua d'observer la scène avec une extrême attention. Il cherchait quelque chose dans ce théâtre de ruines et de décombres. Lorsqu'il l'eût aperçu, il jeta sa cigarette et s'élança vers l'objet convoité pour le ramasser, avant que les puissants jets d'eau ne le poussent vers le trou de la bouche d'égout du trottoir. Il s'en saisit, l'enveloppa dans un sac en toile qu'il cala sous son aisselle et s'éloigna à la hâte.



Il arriva chez lui avant l'averse. Il traversa à larges enjambées la cour au pavage défoncé, entra dans sa chambre, posa le sac en toile sur son lit, et se concentra un instant sur sa respiration précipitée et le sifflement qui s'échappait de sa poitrine et de son nez. Il considéra l'objet empaqueté, en approcha la main, puis changea d'idée, ou la remit à plus tard, préférant écouter le crépitement de la pluie qui s'était

mise à tomber, d'abord timidement, puis plus fort, pour se changer bientôt en trombes d'eau qui balayèrent le patio, les ruelles, les rues, la place de l'Aviation, et toutes traces des événements douloureux qui s'étaient produits ce jour-là dans la capitale.

Le terme de *maison* pour décrire son chez-lui était quelque peu emphatique. Mais beaucoup connaissaient bien l'adresse, en particulier Aziz al-Masri, qui avant de se marier et d'abandonner Hadi à son emploi du temps dissolu, s'asseyait là à sa table, pour se saouler avec lui jusque tard dans la nuit. Il lui arrivait d'y trouver une ou deux putains de la ruelle numéro 5, et la soirée n'en était que plus réussie. Hadi consacrait tous ses revenus à satisfaire ses plaisirs personnels et dépensait sans compter.

Ce n'était pas sa maison. Ce n'était d'ailleurs pas vraiment une maison. Tout y était en ruine, il n'y restait qu'une pièce tout au fond, avec un toit rouillé, dont Hadi et son compagnon Nahim Abdaki avaient fait leur repaire quelque trois ans plus tôt.

Beaucoup dans le quartier connaissaient depuis des années Hadi al-Attag et Nahim Abdaki, parce qu'ils parcouraient les rues avec une charrette à cheval pour acheter les objets usagés, les vieilles casseroles et les appareils électriques cassés. Le matin, ils s'arrêtaient près du café d'Aziz al-Masri pour prendre leur petit-déjeuner et boire un thé, avant de faire une longue virée dans le quartier de Batawin et celui d'Abou Nawas qui se trouvait en face, de l'autre côté de la rue Saadoun. Puis, avec la charrette qui appartenait à Nahim, ils écumaient d'autres secteurs, poussaient jusqu'à Karrada, s'engageaient dans ses ruelles, et y disparaissaient.

Après l'occupation et la généralisation du chaos, on vit Hadi et Nahim entreprendre de restaurer la *ruine juive*, comme on l'appelait – même s'ils n'y trouvèrent rien de

juif, ni chandeliers, ni étoiles à six branches, ni inscriptions en hébreu. Hadi reconstruisit la façade extérieure avec les matériaux qu'il avait sous la main, puis remit sur ses gonds la grande porte en bois qui avait été ensevelie sous un amas de briques et de pisé. Il dégageda les pierres qui encombraient le patio, restaura la seule pièce habitable, mais laissa telles quelles les cloisons à demi écroulées et les toitures effondrées des autres pièces. Au premier étage, au-dessus de la chambre de Hadi, un mur percé d'une fenêtre menaçait de s'abattre sur la cour et d'enterrer vivant quiconque s'y trouvait, mais ce mur ne tomba jamais, et les gens du quartier comprirent bientôt que Hadi et son compagnon Nahim étaient là pour y rester. Même Faraj al-Dallal, qui convoitait ouvertement les biens et les fonds gelés abandonnés par leurs propriétaires, ne se formalisa pas de l'initiative de Hadi. Cet endroit resta tout simplement pour lui ce qu'il avait toujours été, une ruine juive.

D'où venaient ces deux hommes ? Nul ne s'appesantit longtemps sur la question, parce que le quartier grouillait d'étrangers qui s'étaient entassés les uns sur les autres au fil de longues décennies, et personne ne pouvait affirmer en être véritablement originaire. Un ou deux ans plus tard, Nahim se maria et loua une maison dans Batawin. Il cessa donc de vivre avec Hadi, mais ils continuèrent à travailler ensemble avec la charrette à cheval. Nahim était plus jeune que Hadi. Il avait trente-cinq ans passés, on aurait pu croire qu'il était son fils. Cependant ils ne se ressemblaient pas. Nahim avait une petite tête et de grandes oreilles, une épaisse crinière de cheveux en broussaille, des sourcils drus qui se rejoignaient presque. Hadi le taquinait :

– Tu ne seras jamais chauve, même si tu vis jusqu'à cent vingt ans !

Hadi, lui, avait plus de cinquante ans, bien qu'il fût difficile de lui donner un âge – toujours échevelé, la barbe

hirsute et mal taillée, le corps sec mais robuste et nerveux, le visage osseux creusé sous les deux joues.

Hadi surnommait Nahim «le Guignard». Contrairement à son maître, ce dernier ne fumait pas, ne buvait pas, vivait dans la terreur de tout ce qui avait trait à la religion, et n'aurait pas touché une femme avant sa nuit de noces. C'était lui qui, après les travaux, avait béni en un pieux chuchotis la demeure où ils s'installaient, et avait décoré un des murs de leur chambre commune d'un grand carton carré sur lequel était inscrite la sourate de la Chaise. Il l'avait collé à la colle de farine, pour qu'on pût difficilement l'enlever, à moins de le déchirer tout à fait, et bien que Hadi ne s'intéressât guère aux choses de la religion, il ne voulut pas paraître hostile ni passer pour un renégat, et il se rangea au désir de son compagnon et élève, concédant à la sourate, la première chose qu'il voyait chaque matin, sa place de choix.

Hélas, Nahim n'atteignit jamais l'âge respectable qui lui eût permis de vérifier la longévité de sa chevelure, comme le lui promettait Hadi. Quelques mois avant que le chiffonnier ne s'assît devant Mahmoud al-Sawadi et une poignée de vieillards dans le café d'Aziz al-Masri pour leur conter sa fabuleuse histoire, une voiture piégée explosa devant le siège d'un parti religieux, dans le quartier de Karrada, tuant plusieurs passants, et parmi eux Nahim et son cheval, dont les lambeaux de chair s'entremêlèrent.

Le choc changea Hadi du tout au tout. Il devint agressif, se mit à jurer, à vitupérer à tout vent, à jeter des pierres sur les 4x4 américains, les voitures de police et celles de la gendarmerie nationale, et à se quereller avec tous ceux qui parlaient devant lui de Nahim Abdaki et de ce qui lui était arrivé. Il s'isola du monde un certain temps, puis réapparut un jour, redevenu lui-même, et se remit à raconter ses histoires extraordinaires; mais on eût dit qu'il avait deux

visages, ou deux masques, car il prenait, dès qu'on le laissait seul, des airs sombres et abattus qu'on ne lui connaissait pas. Il se mit aussi à boire pendant la journée, une flasque d'arak ou de whisky en permanence dans la poche, dégageant toujours une forte odeur d'alcool, ses joues mal rasées et ses nippes souillées le rendant encore plus répugnant.

On effaça complètement le souvenir de Nahim Abdaki, pour éviter l'ire de Hadi et ses réactions inattendues. C'est ainsi que Mahmoud al-Sawadi n'en entendrait parler que bien plus tard, par Aziz al-Masri.



– Où en étions-nous? claironna Hadi après avoir été se soulager en vitesse dans les toilettes attenantes au café.

– Au grand nez dans le sac en toile..., répondit Mahmoud al-Sawadi d'un ton léthargique.

– Ah oui... le nez.

Il reboutonna son pantalon tout en regagnant le banc accolé à la vitre de la devanture du café, et s'assit pour reprendre son récit. Mahmoud avait perdu tout espoir de le voir oublier le moindre détail, car il s'était arrêté, avant l'intermède aux toilettes, à la pluie qui cessait, au moment où il sortait de sa chambre, muni du sac en toile, pour traverser la cour.

Hadi regarda le ciel et vit les nuages qui s'effiločiaient en de cotonneuses touffes blanches, comme s'ils s'étaient secoués un bon coup et s'apprêtaient à disparaître. Les objets de brocante et les armoires en bois étaient trempés de pluie et allaient s'abîmer, mais il n'y pensa pas. Il pénétra dans l'appentis qu'il avait construit avec des restes de meubles, des tiges de métal, des portes de placard cassées adossées à un pan de mur esseulé. Il s'accroupit à